Le rôle de l'amateur dans la construction des savoirs (XIX^{e}-XXI^{e} siècles)

Dominique Pety

Professeur en littérature française, université Savoie Mont-Blanc, laboratoire LLSETI

Résumé : La figure de l'amateur, héritée des pratiques culturelles de l'Ancien régime, est en train de retrouver un rôle de premier plan à l'ère des technologies numériques collaboratives. Dans cette nouvelle « économie de la contribution » (B. Stiegler), on peut faire figurer diverses pratiques informationnelles, conversationnelles ou créatives, mais aussi les apports à des projets scientifiques collaboratifs qu'on range désormais sous l'étiquette des « sciences participatives » ou « sciences citoyennes ». C'est également la notion de patrimoine qui est aujourd'hui puissamment questionnée par les technologies numériques et leur dimension participative : on mesure mieux en quoi les individus (et non plus seulement les institutions), les profanes (et non plus seulement les spécialistes) peuvent contribuer au processus de la patrimonialisation, et à la légitimation qu'elle confère en retour à de nouveaux objets de savoir, ou à de nouveaux modes d'appropriation du savoir. C'est donc cette filiation entre l'amateur du XIX^{e} siècle et l'internaute contemporain, à la croisée des sciences participatives et des nouveaux modèles numériques de patrimonialisation, que nous voudrions analyser, en nous interrogeant particulièrement sur la transformation des sociabilités, des valeurs et des représentations attachées désormais aux pratiques de l'amateur.

Mots-clés : amateur ; collectionneur ; sciences participatives ; patrimoine numérisé ; sciences naturelles

La figure de l'amateur, héritée des pratiques culturelles de l'Ancien Régime, est en train de retrouver un rôle de premier plan à l'ère des technologies numériques collaboratives, comme l'ont notamment montré deux séminaires (Lichtenstein, 2008 ; Allard, 2009) de l'Institut de recherche et d'innovation (IRI), institut créé en 2006 au Centre Pompidou pour réfléchir sur les mutations culturelles et épistémologiques induites par les nouvelles technologies. Bernard Stiegler, directeur de l'IRI, parle d'une nouvelle « économie de la contribution » qui vient remplacer la consommation culturelle passive, et Laurence Allard du « tournant expressiviste » du Web 2.0, ce Web interactif facile d'utilisation qui se met en place au début des années 2000, avec l'abondance des *user generated content* (UGC), contenus mis en ligne par les usagers d'Internet, et qui forment désormais une très large part de l'offre disponible.

Dans cette économie de la contribution, on peut faire figurer diverses pratiques informationnelles, conversationnelles ou créatives, mais aussi les apports à des projets scientifiques collaboratifs qu'on range désormais sous l'étiquette des « sciences participatives » ou « sciences citoyennes ». La notion émerge au milieu des années 2000 ; elle amplifie, au moyen des nouvelles technologies, des dispositifs anciens, existant depuis le XVIII[e] siècle autour des sociétés savantes et des réseaux d'amateurs, particulièrement dans le domaine des sciences naturalistes, et déjà réactivés dans les années 1960-1970 autour des préoccupations nouvelles de l'écologie. Se trouve ainsi également questionnée par ce biais la figure de l'amateur dans ses ancrages historiques, en relation avec des pratiques non plus seulement artistiques, mais aussi scientifiques (Charvolin *et al.* éds., 2007a).

C'est enfin la notion de patrimoine qui est aujourd'hui puissamment questionnée par les technologies numériques et leur dimension participative : on mesure mieux en quoi les individus (et non plus seulement les institutions), les profanes (et non plus seulement les spécialistes) peuvent contribuer au processus de la patrimonialisation, et à la légitimation qu'elle confère en retour à de nouveaux objets de savoir, ou à de nouveaux modes d'appropriation du savoir [1]. Ici encore, le retour sur la figure historique de l'amateur est nécessaire, comme l'ont montré de récents travaux d'historiens et d'anthropologues, en soulignant l'apport des collectionneurs et érudits locaux dans l'édification du récit national (Pety, 2010 ; Parsis-Barubé, 2011 ; Vincent, 2011).

C'est donc cette filiation entre l'amateur du XIX[e] siècle et l'internaute contemporain, à la croisée des sciences participatives et des nouveaux modèles numériques de patrimonialisation, que nous voudrions analyser, en nous interrogeant particulièrement sur la transformation des sociabilités, des valeurs et des représentations attachées désormais aux pratiques de l'amateur.

1 Dénominations de l'amateur

Peu après la mise en place du Web 2.0, deux textes polémiques à la fois mettent en exergue et désacralisent « le culte de l'amateur » : l'article du blogueur Nicholas Carr (2005) et l'ouvrage d'Andrew Keen (2007) soulignent l'implication croissante des particuliers amateurs dans l'élaboration de contenus scientifiques, mais aussi un déficit de qualité, et un effet pervers qui menace les producteurs de contenus scientifiques traditionnels. C'est pourquoi l'historien André Gunthert considère pour sa part que si une « mythologie des amateurs » a pu exister au cours des années 2000, elle est déjà passée de mode (les UGC n'ont « ni révolutionné les industries culturelles, ni créé une offre alternative durable »), même si elle reste « symbole de la capacité des pratiques numériques à réviser les hiérarchies sociales » et de « la dimension interactive et participative de la culture post-industrielle » (Gunthert, 2011).

À y regarder de plus près, on constate cependant que le questionnement se poursuit et s'historicise autour de la figure de l'amateur [2] : il importe en effet de dégager les

1. Voir notamment le colloque « La participation des publics : pratiques et conceptions », 28-29 novembre 2013, MSH Paris Nord / Paris I / Paris III, et la communication de Benjamin Barbier : « Processus de patrimonialisation et amateurs : quelles pratiques pour quels patrimoines ? »

2. Voir notamment le n° 69, 2011, de la revue *Alliage*, « Amateurs ? ».

Published in : Meynard C. ; Lebarbé T. ; Costa S. (dir.) (2020), *Patrimoine et Humanités numériques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003843, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813003843

valeurs et les représentations qui lui sont associées, car elles engagent l'évolution future de nos pratiques culturelles et les notions mêmes d'art, de science, de culture, de lien social, soit l'identité épistémologique et politique de notre époque.

Laurence Allard a rappelé les diverses dénominations qui se sont mises en place pour désigner l'amateur tirant parti des technologies collaboratives (Allard, 2009). Le *proactive consumer* ou *Prosumer*, consommateur qui cherche un rôle actif, théorisé en 1980 par Alvin Toffler, a préparé l'apparition en 2004 du *ProAm* (*professional amateur*), étudié par Charles Leadbeater et Paul Miller, puis en 2007 du *Produser* (Axel Bruns), mixte de producteur et d'utilisateur (*user*), produisant des contenus numériques orientés vers l'usager (par l'intermédiaire des blogs, logiciels open source, plateformes interactives du type wikipedia). Se trouvent ainsi mises en cause la domination économique et l'expertise scientifique des professionnels, et Laurence Allard met en relation cette déprofessionnalisation de la sphère culturelle avec l'évolution inverse amorcée au XVIII^{e} siècle : les amateurs, membres officiels des académies et garants de l'intellectualisation des pratiques artistiques, sont alors supplantés par les critiques et les marchands, nouveaux experts de la réception et de l'attribution des œuvres d'art. *A contrario*, l'amateur va mettre en avant la liberté de son goût esthétique, fondé sur un sentiment personnel désintéressé (Lichtenstein, 2008), mais pâtir du discrédit économique et moral qui oppose le sérieux d'une activité professionnelle reconnue et rémunérée comme telle, et la jouissance esthétique déconnectée d'une expertise technique.

Les séminaires conduits à l'IRI travaillent ainsi à une « réinvention problématique » de la figure contemporaine de l'amateur, qui inverserait la dévalorisation traditionnelle, et refonderait la compétence de l'amateur sur une pratique et un savoir informés et actifs, en développant au besoin de nouveaux outils d'intervention et d'expertise, comme le logiciel Lignes de temps, où il s'agit d'associer en différé un auditeur aux débats qui ont pu avoir lieu.

On peut approfondir ces analyses en confrontant au terme d'« amateur » d'autres vocables qui se partagent le même champ notionnel au cours du XIX^{e} siècle, celui de « curieux », hérité de l'Ancien Régime, et ceux de « connaisseur », et de « collectionneur » plus récemment apparus (Pety, 2003, p. 62-69). Si, dans les années 1860, l'amateur n'a pas l'expertise du connaisseur et semble plutôt mû par la fantaisie de son goût, il n'est pas non plus prisonnier d'une idée fixe et d'un désir de posséder, comme le collectionneur. Dans la lignée du curieux d'Ancien Régime, mais de façon plus éclairée, moins éclectique, et plus motivé par la qualité que par la rareté, il cultive son goût dans la sphère privée de l'*otium*, sans en faire l'enjeu d'un métier ni d'un travail rémunéré, et dans un contexte où prédominent les notions de plaisir personnel, d'investissement intellectuel mais aussi affectif et sensible, d'échange informel entre pairs, de gestion non quantifiée du temps. Bernard Stiegler, en analysant « Le temps de l'amatorat » (2011) qui semble aujourd'hui revenir (à condition de préférer cette appellation d' « amatorat » à celle d' « amateurisme », surtout dépréciative), a mis en valeur un rapport spécifique au temps de la part de l'amateur, temps de « l'immanence infinie » dans lequel se construit sa relation aux objets ou aux savoirs de son choix, lesquels sont ainsi valorisés, rendus constitutifs de son individuation psychique,

Published in : Meynard C. ; Lebarbé T. ; Costa S. (dir.) (2020), *Patrimoine et Humanités numériques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003843, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813003843

ou engagés dans un processus d'« individuation collective » quand se constituent des communautés d'amateurs.

Au-delà de la réappropriation de contenus culturels par la pratique active que suggèrent les termes de Prosumer, ProAm ou Produser, la référence historique à la notion complexe et fluctuante d'amateur depuis le XVII[e] siècle fait donc aussi émerger des valeurs qui reconfigurent notre rapport au temps et aux objets de savoir, et réinterrogent la construction de notre identité psychologique ou sociale.

C'est à la lumière de ces valeurs que nous voudrions étudier l'évolution d'un type particulier d'amateur, celui de sciences naturelles, au travers, d'une part, d'un projet actuel de science collaborative, le projet E-recolnat coordonné par le Muséum d'histoire naturelle, et, d'autre part, de pratiques et de représentations dix-neuviémistes d'amateurs ou de collectionneurs de sciences naturelles.

2 Le projet de science citoyenne E-recolnat

Le projet E-recolnat a pour objectif de réunir l'ensemble des données des collections françaises d'histoire naturelle sur une même plateforme informatique. Un site Internet « Les herbonautes [3] » a été créé pour inviter le grand public à contribuer à l'édification de cette plateforme, en reportant les informations d'identification présentes sur les étiquettes des millions de planches d'herbiers numérisées. Outre le gain de temps (qui engage la faisabilité même de la tâche), il s'agit de tirer parti des compétences diverses des internautes, sur un groupe de plantes, sur une région, sur l'identification d'écritures anciennes. Au côté des experts scientifiques en charge du projet E-recolnat, le site « Les herbonautes » fait appel au réseau Tela Botanica, réseau de botanistes de langue française, fondé en 1999 par deux sociétés savantes (dont la très ancienne Société botanique de France créée en 1854).

Les interventions individuelles des « amateurs » dans E-recolnat retrouvent ainsi le cadre des anciennes sociabilités savantes. Mais elles le dépassent aussi de plusieurs façons. Sur le plan quantitatif d'une part, le travail de redocumentarisation, c'est-à-dire le fait d'adjoindre aux planches d'herbier numérisées des éléments d'organisation des connaissances qui en permettront la mémorisation et le partage à grande échelle, non seulement se fait sur une base participative beaucoup plus large, mais en outre il permet une diffusion plus vaste : il ouvre la visite virtuelle de la totalité des herbiers scannés à l'ensemble de la communauté numérique [4], et œuvre en faveur d'une patrimonialisation participative beaucoup plus conséquente que ce qui pouvait être envisagé jusqu'alors [5]. On excède de beaucoup les pratiques de coproduction des connaissances qui pouvaient avoir lieu au sein des sociétés savantes, par exemple dans la publication de volumes collectifs. En outre, on échappe à la fragmentation des savoirs qui était un des écueils de l'érudition au XIX[e] siècle, surtout dans un contexte local (Parsis-Barubé, 2011) : la numérisation, et le financement assuré par des pro-

3. http://lesherbonautes.mnhn.fr/ [consulté le 12 juin 2020].

4. Pour la visualisation de la dimension collaborative : https://www.recolnat.org/fr/les-chiffres [consulté le 12 juin 2020].

5. Manuel Zacklad a souligné les enjeux de ce projet dans son intervention au séminaire *Digital Humanities* d'Aurélien Berra et Pierre Mounier, EHESS, 6 novembre 2013.

Published in : Meynard C. ; Lebarbé T. ; Costa S. (dir.) (2020), *Patrimoine et Humanités numériques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003843, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813003843

jets nationaux (voire supra-nationaux) assemblent et totalisent des savoirs auparavant parcellaires.

Sur le plan qualitatif se trouve également dépassé le modèle des anciennes sociabilités savantes : ce n'est plus seulement un type d'amateur spécifique qui est visé dans ce genre d'appel à contribution, mais les profils intellectuels les plus divers : « L'herbonaute peut être un passionné de sciences naturelles, un amateur de géographie, un féru de paléographie ou juste un accro des "enquêtes" qui va consacrer un peu de son temps pour aider à l'informatisation des herbiers [6]. » La dimension savante n'est pas même privilégiée, au contraire de la dimension interactive et ludique : la collaboration sur le site se fait sous la forme d'un *serious game* (engagement dans une « mission », quizz, obtention de badges). Autre saut qualitatif : la communication autour du projet met en avant des enjeux pratiques et éthiques : agir pour le futur par la préservation de la biodiversité.

3 Propriété individuelle *vs* appropriabilité

Au travers de la dimension participative large que nous venons d'exposer, c'est une autre caractéristique de l'amateur traditionnel, à savoir un individualisme parfois agressif et revendicatif [7], qui se trouve ainsi en partie contournée. Cet individualisme a été particulièrement caricaturé au XIX^{e} siècle dans le cas des amateurs-collectionneurs, dont l'identité et la légitimité érudites sont alors attachées non seulement à leur activité scientifique, mais aussi à la possession d'objets dans le cadre d'un cabinet privé. Quand Edmond Bonnaffé, historien des collections d'Ancien Régime, parodie La Bruyère pour dresser en 1881 une *Physiologie du curieux*, qui inclut tous les types d'amateurs, d'art, d'histoire ou de sciences, il ne souligne pas d'abord une *libido sciendi*, un désir de savoir, mais un désir d'avoir : « La passion de la curiosité est complexe : elle comprend le désir de posséder pour soi-même, le désir de posséder pour les autres, et le désir d'empêcher les autres de posséder » (Bonnaffé, 1881, p. 15). Un autre spécialiste de la collection, Paul Eudel, chroniqueur des ventes publiques dans les années 1880, souligne, à propos d'un type de collection naturaliste, les collections de coquillages, la rivalité qui règne entre les membres d'une communauté que réunit pourtant, comme d'autres, une sociabilité savante :

> Les uns sont avares, les autres jaloux, d'autres sont ombrageux et féroces. Les collectionneurs passent [...] pour être « chipeurs » [...] Les chipeurs de coquillages sont devenus si nombreux que beaucoup d'amateurs ont pris le parti de coller leurs échantillons sur du carton. J'en connais même un dont toutes les espèces sont enfermées dans des boîtes carrées en verre (Eudel, 1885, p. 284 et suiv.).

On retrouve ici certains des dispositifs de protection et d'exposition que multiplie le ^{e} siècle dans l'intérieur privé comme dans l'exhibition muséale. Le savoir s'y trouve

6. Présentation des Herbonautes sur le site Bioaddict.fr, datée du 22 février 2013 http://www.bioaddict.fr/article/les-herbonautes-participez-au-premier-herbier-numerique-a3815p1.html [consulté le 12 juin 2020].

7. Voir l'étude de la Société botanique des Deux-Sèvres (fondée en 1888) dans Matagne (2007, p. 111 et suiv.)

Published in : Meynard C. ; Lebarbé T. ; Costa S. (dir.) (2020), *Patrimoine et Humanités numériques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003843, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813003843

spatialisé et matérialisé, prioritairement incarné dans des choses dont le lieu et l'appartenance sont assignés. Cette dynamique exclusive de la propriété matérielle et intellectuelle et de son marquage peut prendre des formes extrêmes :

> Tout collectionneur ambitionne de trouver une espèce nouvelle, à laquelle il donnera ou fera donner son nom par un savant. [...] Ce qui fait qu'une seule et même coquille porte souvent jusqu'à sept ou huit noms différents, suivant la classification de ses parrains (*ibid.*, p. 285-286).

Ce n'est pas la recherche du commun qui prime ici, mais la mise en valeur du singulier, au prix de la fabrication d'un savoir factice, qui démultiplie sans profit les noms des choses, et éloigne de la perception directe de la réalité comme de son partage.

Paul Eudel évoque enfin les contrefaçons (vernissage, coloriage, collage de coquilles ordinaires ou abîmées), les fraudes jusque dans les dénominations, auxquelles sont soumis les collectionneurs de la part des marchands, mais aussi de collectionneurs rivaux.

Sont mises en jeu dans ces diverses pratiques du vol, de la fraude, ou même de la dénomination abusive, des dynamiques de l'appropriation réelle ou symbolique dont André Gunthert a montré qu'elles étaient fondatrices de toute culture, parce qu'elles permettent, même sur le mode transgressif de l'infraction aux valeurs ou aux lois, une circulation des objets de savoir ou de leurs représentations (Gunthert, 2011). Or ces dynamiques de l'appropriation sont entrées aujourd'hui dans une nouvelle dimension. Une première mutation avait été soulignée par Benjamin dans les années 1930, où la photographie et le cinéma permettent la multiplication et la circulation des images, notamment des œuvres d'art. Un nouveau changement d'échelle est intervenu avec la dématérialisation des contenus apportée par les nouveaux outils numériques, de sorte que ce n'est plus l'objet ou le document dans sa matérialité qui est valorisé comme support de savoir (d'où le désir, d'une manière ou d'une autre, de s'assurer sa propriété), mais la capacité par laquelle son image se prête aux transferts les plus divers, immatérialité des représentations qui devient garante d'une circulation maximisée. Ainsi, les critères de rareté ou d'authenticité qui pouvaient valoriser les objets singuliers s'effacent devant la valorisation du quantitatif reproductible (massification des données, multiplicité des intervenants et des possibilités de partage et d'échange, sources présupposées de nouveaux apports cognitifs). André Gunthert propose ainsi la notion d'« appropriabilité », comme « nouveau paradigme de la culture post-industrielle », dont la « dimension interactive et participative » serait ainsi essentielle, ce que Laurence Allard avait quant à elle énoncé en définissant la culture « comme un lien et non plus comme un bien » (Allard, 2009).

De ce fait, André Gunthert souligne que le « culte des amateurs » des années 2000 a moins produit des « œuvres originales », comme on le croyait alors, que « des mécanismes culturels inédits », au premier rang desquels il place un nouveau modèle énonciatif, celui de la « conversation » (sites de partage de contenu, blogs personnels...). Ces formes conversationnelles sont à la fois « outils de promotion des contenus », et « rétribution symbolique de l'activité de communication ». Ce faisant, elles consacrent tout à la fois des contenus et les sociabilités qui leur sont associés, sur un mode in-

Published in : Meynard C. ; Lebarbé T. ; Costa S. (dir.) (2020), *Patrimoine et Humanités numériques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003843, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813003843

formel qui met l'accent sur une communauté et les valeurs interpersonnelles qui la régissent. On songe à la « causerie » des amateurs et collectionneurs du XIX^{e} siècle, qui renvoie au modèle antique de l'*otium*, réapproprié par la culture aristocratique de la curiosité, puis peu à peu détourné pour promouvoir de nouveaux supports de savoir (vieux papiers, bibelots, timbres-poste...), à mesure que les collectibles les plus prisés se font de moins en moins accessibles.

André Gunthert parle alors de « valorisation par la masse », à l'opposé de la « valorisation par l'élite », valorisation qualitative en vertu d'une valeur attribuée par une autorité, selon le principe de la distinction bourdieusienne (laquelle privilégie l'original, et non la démultiplication des avatars).

Mais faut-il seulement parler d'antagonisme entre ces deux approches culturelles et de « revanche des foules » dans cette « culture du partage » que permettent les nouvelles technologies, selon les formules employées par Gunthert ? Si l'on considère les contributions, certes plus spécifiques et plus encadrées, que sollicitent les sites de sciences citoyennes, on peut voir qu'il s'agit au contraire de favoriser le croisement entre des compétences professionnelles traditionnellement dévolues aux élites scientifiques, et une approche plus empirique et plus sensible, celle des amateurs, requalifiée dans sa capacité à questionner l'établi, dans une conception de la science non plus cumulative, mais évoluant par sauts qualitatifs.

4 Approche locale et sensible de l'amateur *vs* gestion distanciée des savoirs

Il faut peut-être d'abord revenir sur la définition de l'amateur en histoire des sciences, en sortant donc de la dialectique producteur / consommateur plus propre à la sphère de la culture et des industries culturelles. Les éditeurs scientifiques de l'ouvrage collectif *Des sciences citoyennes ? La question de l'amateur dans les sciences naturalistes* soulignent une défiance, que nous avions déjà notée avec la professionnalisation de la sphère artistique au cours du ^{e} siècle, en montrant comment les disciplines scientifiques modernes se sont constituées par une opération d'exclusion :

> L'amateur, en tant que figure, n'apparaît qu'avec la professionnalisation de la recherche [...]. Le savoir amateur est le terme péjoratif pour désigner la connaissance anecdotique, le raisonnement anthropomorphique, l'accumulation sans ordre des données... qui ferait face à un savoir professionnel, méthodique, rigoureux et complètement épuré des « scories » du savoir populaire. (Charvolin *et al.*, 2007b, p. 7)

Cependant, l'implication de l'amateur dans certains domaines scientifiques qui relèvent, comme les sciences naturelles, moins de l'expérimentation que de l'observation, a progressivement été perçue comme un besoin : d'une part, l'extension de la notion de patrimoine au domaine naturel a fait apparaître la nécessité d'une recension plus exhaustive à des fins de préservation, en même temps que l'attention dans la qualification patrimoniale se détournait du remarquable pour se concentrer sur l'ordinaire. L'amateur est dès lors « courtisé eu égard à l'ampleur de la tâche et la faiblesse des moyens octroyés » (Micoud et Dupré, 2007, p. 221), et l'accent est alors mis sur l'impli-

Published in : Meynard C. ; Lebarbé T. ; Costa S. (dir.) (2020), *Patrimoine et Humanités numériques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003843, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813003843

cation désintéressée, bénévole, rehaussée d'une finalité civique et éthique : l'amateur est promu « sentinelle de la biodiversité », voire « lanceur d'alertes » (*ibid.*, p. 229). D'autre part, sur le plan épistémologique, avec l'émergence des sciences citoyennes, se met en place une nouvelle conception de la production du savoir scientifique, stimulé par la confrontation avec l'expérience de terrain : la logique proprement a-scientifique de l'amateur en tant que profane, étranger au cercle des professionnels, évite ainsi un fonctionnement en vase clos et permet des sauts qualitatifs, voire les changements de paradigmes (Charvolin *et al.*, 2007b, p. 8).

Si l'amateur peut jouer ce rôle dans une co-construction des savoirs, c'est qu'il oppose un savoir personnifié (issu de ses propres observations) au savoir standardisé (en vue de sa consignation dans des bases de données) :

> Spécialisé (au sens de fin connaisseur d'une espèce et d'une zone), [l'amateur éclairé] est l'homme d'une nature proche, connue dans le temps [...]. Cette spécialisation [...] est sous-tendue par une grandeur domestique [...] : liens interpersonnels, ancrage dans un lieu, relation de confiance entre les êtres, savoir incarné dans des hommes clairement identifiés. Il s'agit très nettement d'un savoir personnifié. (Micoud et Dupré, 2007, p. 221)

Ce savoir local est aussi un « savoir incorporé » qui repose sur la connaissance tacite d'une infinité d'indices ; la « présence au terrain » de l'amateur est une expérience « qui engage la totalité de l'être, y compris cette relation empathique à la matière inanimée ou vivante que les entreprises de rationalisation disciplinaires des sciences ont contribué à exclure » (Charvolin *et al.*, 2007b, p. 9-10). Les sciences citoyennes valorisent « la connaissance expérientielle de la main à la pâte » (*ibid.*, p. 11), qui prend tout son sens à l'heure de la « centralisation des réseaux scientifiques à travers le monde », laquelle nivelle une altérité ici au contraire réveillée et stimulée. C'est sans doute la généralisation du partage des données et leur nécessaire uniformisation qui rend aujourd'hui au savoir local et ancré dans un vécu singulier toute la valeur d'une expérience autre et décentrée.

Mais cette confrontation fructueuse a-t-elle toujours lieu ? N'assiste-t-on pas souvent à une juxtaposition des pratiques, voire à une oblitération des apports singuliers sous la généralisation scientifique collective qui s'opère ? De fait, la disjonction reste forte entre les amateurs cantonnés au rôle de « collecteurs » et les professionnels en position d'« analystes », et, qui plus est, l'identité des premiers est le plus souvent gommée « au profit de structures qui monopolisent légitimité et reconnaissance, en opérant cette rupture forte dans la chaîne de production des connaissances » (Micoud et Dupré, 2007, p. 226). Des crispations demeurent donc autour de la reconnaissance des contributions, reconnaissance qui s'avère peut-être plus nécessaire lorsqu'il s'agit de co-construction des savoirs, et non seulement de participation à une circulation médiatique, où le contributeur peut se sentir d'emblée rétribué par un sentiment d'appartenance à la communauté virtuelle.

Est-il donc possible de parvenir à un équilibre entre l'implication de l'amateur et celle du professionnel dans le domaine des sciences ou plus généralement de la pa-

Published in : Meynard C. ; Lebarbé T. ; Costa S. (dir.) (2020), *Patrimoine et Humanités numériques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003843, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813003843

trimonialisation participatives ? Ou faut-il admettre une prééminence maintenue du professionnel, et un partage condamné à demeurer asymétrique ? Ce débat est loin d'être tranché, et il a même toute chance de devenir structurant dans la réflexion épistémologique et politique qui accompagne les reconfigurations du savoir et de la culture à l'ère du numérique.

Le clivage entre culture d'élite et culture populaire dont on prit conscience dans le sillage de 1968, et la réévaluation concomitante des savoirs tacites des « usagers » (Certeau, 1974), sont en effet des questions aujourd'hui puissamment réactivées, à mesure que s'affirme la potentialité expressive ou cognitive des nouvelles formes de culture de masse promues par les technologies numériques : les usagers, sous la dénomination d'« amateurs » sont sans doute en passe d'échapper – en partie du moins – au statut de « dominés » (Certeau, 1980, p.).

Pour ce faire, il importe cependant de prendre garde à la tyrannie du collectif, récemment dénoncée par Evgeny Morozov (2012), qui a proposé la notion de « cyberflâneur » pour désigner un dilettante du Web, de plus en plus menacé par les injonctions collaboratives (Facebook, nouveau « baron Haussman » de l'Internet) ou les parcours fléchés raccourcis et automatisés (Google). Le « cyberamateur » doit lui aussi garder la mémoire et la pratique d'un rapport singulier, empathique, personnel, aux objets et au temps, qui fait la spécificité de sa démarche et le prix des contributions qu'il pourra apporter à des projets collectifs interactifs : il est bien une figure centrale dans les nouvelles réflexions qui s'élaborent pour une « écologie » (Citton, 2014) ou un « design » de l'attention [8].

Bibliographie

Allard, Laurence (dir.) (2009) « Politique et technologies de l'amateur », séminaire de l'IRI disponible sur http://www.arhv.lhivic.org/index.php/2008/10/15/838-seminaire-politiques-et-technologies-de-l-amateur [consulté le 13 juin 2020].

Bonnaffé, Edmond (1881) *Physiologie du curieux*, Paris, Jules Martin.

Carr, Nicholas (2005) « The amorality of Web 2.0 », 3 octobre 2005. Disponible sur http://www.roughtype.com/?p=110 [consulté le 13 juin 2020].

Citton, Yves (2014) *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Seuil.

Charvolin, Florian ; Micoud, André ; Nyhart, Lynn K. (dir.) (2007a) *Des sciences citoyennes ? La question de l'amateur dans les sciences naturalistes*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.

Charvolin, Florian ; Micoud, André ; Nyhart, Lynn K. (2007b) « La nature des profanes : pour une autre approche de l'amateur » dans Charvolin Fl. *et al.* (dir.), *Des sciences citoyennes ? La question de l'amateur dans les sciences naturalistes*, *op. cit.*, p. 7-15.

Certeau, Michel de (1993)[1re éd. 1974] *La Culture au pluriel*, Paris, Seuil (Points Essais).

Certeau, Michel de (1990) [1re éd. 1980] *L'Invention du quotidien*, Paris, Gallimard (Folio Essais).

Eudel, Paul (1885) *Collections et collectionneurs*, Paris, Charpentier.

Flichy, Patrice (2010) *Le Sacre de l'amateur. Sociologie des passions ordinaires à l'ère numérique*, Paris, Seuil.

Gunthert, André (2011) « L'œuvre d'art à l'ère de son appropriabilité numérique », *Les Carnets du BAL*, No. 2, p. 136-149. Disponible sur *http://culturevisuelle.org/icones/2191* [consulté le 17 juin 2020].

8. Voir le séminaire 2015-2016 de l'IRI, « Le design de l'attention. Création et automatisation », Igor Galligo et Bernard Stiegler (dir.).

Published in : Meynard C. ; Lebarbé T. ; Costa S. (dir.) (2020), *Patrimoine et Humanités numériques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003843, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813003843

Gunthert, André (2013) « La culture du partage ou la revanche des foules », dans http://cfeditions.com/culturenum/Culturenum. Jeunesse, culture et éducation dans la vague numérique, Caen, C & F Éditions, p. 163-175. Disponible sur http://culturevisuelle.org/icones/2731 [consulté le 17 juin 2020].

Keen, Andrew (2008) [éd. orig. 2007] *Le Culte de l'amateur. Comment Internet détruit notre culture*, Paris, Scali.

Lichtenstein, Jacqueline (dir.) (2008) « Figures de l'amateur », séminaire de l'IRI. Disponible sur https://www.iri.centrepompidou.fr/evenement/les-figures-de-l%E2%80%99amateur/ [consulté le 13 juin 2020].

Matagne, Patrick (2007) « Les naturalistes amateurs et leurs réseaux (1880-1914) », dans Charvolin F. *et al.*, *Des sciences citoyennes ? La question de l'amateur dans les sciences naturalistes, op. cit.,* p. 111-121.

Micoud, André, Dupré, Lucie (2007) « Savoirs publics sur la nature et politiques de l'environnement : rôle et place des naturalistes amateurs et des professionnels », dans Charvolin F. *et al.*, *Des sciences citoyennes ? La question de l'amateur dans les sciences naturalistes, op. cit.*, p. 219-232.

Morozov, Evgeny (2012) « The Death of the Cyberflâneur », *New York Times Sunday Review*. Disponible sur http://www.nytimes.com/2012/02/05/opinion/sunday/the-death-of-the-cyberflaneur.html [consulté le 17 juin 2020].

Parsis-Barubé, Odile (2011) *La Province antiquaire. L'invention de l'histoire locale en France 1800-1870*, Paris, Éditions du CTHS.

Pety, Dominique (2003) *Les Goncourt et la collection. De l'objet d'art à l'art d'écrire* Genève, Droz.

Pety, Dominique (2010) *Poétique de la collection au XIX^{e} siècle. Du document de l'historien au bibelot de l'esthète*, Nanterre, Presses universitaires de Paris-Ouest.

Stiegler, Bernard (2011) « Le temps de l'amatorat », *Alliage*, No. 69, « Amateurs ? ».

Vincent, Odile (dir.) (2011) *Collectionner ? Territoires, objets, destins*, Paris, Créaphis éditions.

Published in : Meynard C. ; Lebarbé T. ; Costa S. (dir.) (2020), *Patrimoine et Humanités numériques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003843, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813003843